

---

# Transhumanisme : entre augmentation, esthétique et éthique

Salomé Bour

---

**Abstract:** Body hacking and transhumanism are about to change the way we see the body. If we used to consider it as a site for our identity and the expression of our culture, it now merely seems to be an architecture that we can change at will. In the field of biohacking, body hackers enhance the body using new technologies in order to introduce new capacities, new potentialities. For them, the body is « obsolete », which means it should no longer stay as it currently is. In the same way, transhumanism, particularly extropianism, allows us to think about the design of our future body. By the Primo Posthuman prototype, Natasha Vita-More wants to show us what we can expect for the future: a new body, « more comfortable, more performing, more beautiful », that would be enhanced, updatable and environmentally friendly. In other words, it seems that we are about to change our way of being, with the use of technologies and art. Biodesign and bioart are not only used to modify specific characteristics of a species, but also to create a whole new type of body for the « elevation of the human condition », a posthuman or a cyborg. Creating the design of our body would be a way to be more connected to the world and also more ourselves. Human enhancement seems to be the promise of being « truly » human and of improving ourselves physically and mentally. But the process of cyborgisation is not as simple as trans-humanists and body hackers consider it. It is a way to redefine what it is to be human, to think about what it is for us to be. Can we really consider the body as « obsolete »? What does it mean for us to be human? In other words, what are the ethical and ontological issues that those projects are revealing about personal and social identity? In this paper, we will analyse the practices of the body hackers, and then the way transhumanists imagine the posthuman. Finally, we will examine the ethical issues that arise with the process of hybridation between the body and new technologies.

**Keywords:** Body Hacking, bioart, transhumanism, enhancement, ethics.

Je crois que l'homme aujourd'hui réalise  
qu'il est un accident, que son existence  
est futile et qu'il a à jouer un jeu insensé.

Francis Bacon, *Entretiens avec Michel Achimbaud*

Mystérieusement les soifs d'aventures s'autocensurent / Être ou ne pas  
être devient l'incessant aller-retour de la pensée. [...] Est-ce là notre  
essence / Vivre dans le format, s'y confondre, lui appartenir, déclinier  
une identité dans cette appartenance, cette confection de nous-même  
comme une image de l'être ?

Babouillec sp, *Algorithme éponyme*

Si les pratiques de hacking<sup>1</sup> ont d'abord concerné le domaine de l'informatique en relation avec le développement de l'Internet, celles-ci ne se limitent plus à cela. En effet, il semble qu'il n'y ait qu'un pas entre le fait de bricoler un PC pour augmenter ses performances et bricoler le corps humain pour augmenter ses capacités physiques et cognitives. Aussi, ceux qu'on appelle les *body hackers* – qui se rattachent au mouvement des biohackers ou des *grinders*, les « bricoleurs du vivant » – ont délibérément opté pour une « mise à jour » de leurs corps biologiques en y intégrant de nouvelles fonctionnalités, comme par exemple la biohackeresse transhumaniste britannique Lepht Anonym<sup>2</sup> dont les implants sous-cutanés permettent de « sentir » les champs électromagnétiques<sup>3</sup>. De telles modifications, bien qu'elles soient encore marginales, participent de l'idée que le corps humain, tel qu'il est aujourd'hui, est obsolète, ainsi que l'a soutenu l'artiste australien Stelarc<sup>4</sup>, et que la technologie devrait être mise au service de son évolution, voire de son dépassement. Parallèlement à l'émergence de cette conception du corps, issue entre autres de la cyberculture américaine et de la science fiction, se déploie l'idéologie transhumaniste, qui prône l'idée que les nouvelles technologies vont permettre « d'élever la condition humaine », en débarrassant l'être humain des maladies, du vieillissement, de la mort, et de ses instincts comme l'agressivité ou la jalousie. Celles-ci sont également porteuses de la possibilité de voir naître un nouvel être, fruit de l'alliage entre le corps biologique et la technologie, un post-humain ou *cyborg* – un organisme cybernétique – adapté à des conditions environnementales extrêmes et à une vie extraterrestre, dont le prototype a déjà été imaginé par l'artiste-*designer* transhumaniste Natasha Vita-More à la fin des années 1990. L'être du futur pourrait être plus intelligent, plus puissant, plus esthétique, plus connecté, et immortel, avec un *design* sur mesure, des pièces interchangeables, des sens supplémentaires, des performances bien meilleures que celles de l'être humain. Ce que ces pratiques donnent à voir, c'est que le corps biologique appelle à être dépassé à l'aide des nouvelles technologies. Si les transhumanistes en font une philosophie et imaginent le posthumain, les *grinders*, eux, ont déjà entamé leur « amélioration » en s'implantant des puces RFID et autres capteurs souvent de manière artisanale en revendiquant un transhumanisme pratique.

Aussi voit-on se dessiner un nouveau rapport au corps, qui n'est pas sans soulever tout un ensemble de questions philosophiques et éthiques. Est-ce que le corps biologique est réellement obsolète, auquel cas il pourrait devenir un lieu d'expérimentations pour les nouvelles technologies ?

En quoi les pratiques de *body hacking* nous invitent-elles à repenser l'humain ? Quels enjeux éthiques cela soulève-t-il en ce qui concerne le rapport au corps et à l'identité ?

Dans cet article, nous commencerons par présenter ce qu'est le *body hacking* pour nous intéresser aux motivations des biohackers qui ont choisi d'« augmenter » leur corps, et aborderons ensuite la conception transhumaniste du corps du posthumain et en analyserons les enjeux. Pour finir, nous chercherons à voir ce qui pourrait constituer une « éthique de la transformation de soi », ou éthique de « l'hybridation » à partir de l'examen des bouleversements que ces pratiques induisent au sujet de l'identité personnelle et sociale.

### 1. Le *body hacking* : design du corps humain

Encouragées par le professeur de cybernétique britannique Kevin Warwick<sup>5</sup> dès le début des années 2000, les pratiques d'amélioration du corps biologique à l'aide des nouvelles technologies n'ont pas cessé de gagner en popularité. Des sites, des blogs et des forums dédiés aux *grinders* livrent les expériences de ceux qui ont entrepris de s'augmenter eux-mêmes en s'introduisant des puces RFID ou autres capteurs<sup>6</sup> dans le corps, sans pour autant avoir de connaissances médicales au préalable. Mais avant d'en analyser les tenants et les aboutissants, il convient peut-être de préciser que les pratiques de *body hacking* s'appuient sur un postulat, qui est également celui de l'idéologie transhumaniste.

Ce postulat est que le corps humain biologique est limité, imparfait et qu'il faut « remédier » à cela en employant les productions techniques humaines, c'est-à-dire les nouvelles technologies, qui recouvrent principalement les nanotechnologies, les biotechnologies, l'informatique et les sciences cognitives (NBIC) dont les savoirs sont actuellement convergents. Par « limité », il faut entendre que celui-ci empêche de réaliser des expériences puisqu'il s'inscrit dans un espace-temps donné, qu'il n'est pas adapté à une vie extra-terrestre, qu'il est contraint par son fonctionnement biologique. Par imparfait, ce sont les défauts issus de sa nature biologique qui sont mis en cause : il se réduit à une forme physique qui ne correspond pas forcément à aux modèles esthétiques en vigueur, il est altéré par les conditions environnementales dans lesquelles il évolue, il change, vieillit, meurt. Pour le dire autrement, le corps biologique est en inadéquation avec le monde technologisé dont les productions sont fabriquées en série, sont remplaçables et ont la possibilité d'être améliorées. Ce sont ces caractéristiques qui intéressent les *grinders*. En suivant la logique du hacking informatique des années 1970-1980, ils cherchent des moyens de hacker le corps. Autrement dit, ils vont agir sur son fonctionnement en « bricolant » des systèmes qui permettront d'en modifier les capacités, comme celles du système nerveux. Ils ont pour objectif d'intégrer au corps de nouvelles fonctionnalités comme par exemple d'autres sens via des capteurs insérés au bout des doigts qui servent à « sentir » le champ électromagnétique et espèrent augmenter ses facultés en introduisant dans le corps une « boussole sous-cutanée », composée de 16 électrodes, d'un micro-contrôleur ainsi qu'un d'un chargeur externe, comme le montre le projet « South Paw » de Lepht Anonym<sup>7</sup>, qui permettrait de « sen-

tir » via des vibrations la direction du Pôle nord magnétique.

Il s'agit donc de pousser jusqu'au bout la conception matérialiste mécaniste du vivant en validant l'analogie entre le fonctionnement d'une machine dont on peut changer les pièces à loisir pour les remplacer par de nouvelles et celui du corps humain dont on pourrait aussi modifier le fonctionnement en agissant au cœur de ses « rouages ». Cette logique s'inscrit également dans un mouvement de « désacralisation » du corps, qui implique de délaissier de façon radicale la conception dualiste qui amenait la distinction entre l'esprit et le corps comme étant deux principes, pour préférer une conception « impersonnelle » du corps<sup>8</sup>. Le progrès technologique nous ouvrirait donc les portes d'une existence désincarnée, loin de tout *soi* nous rattachant à une quelconque identité figée. Mais ce qui est paradoxal, c'est bien le maintien d'une forme de conscience de soi comme vécu. Si le *soi* n'est plus une identité, il apparaît comme un ensemble d'expériences liées à une conscience accrue du réel. Ce sont donc les modèles de représentation du complexe identité/esprit/corps qui sont à reconsidérer.

L'une des figures de proue de ce changement de paradigme est sans aucun doute l'artiste australien Stelarc, qui en décrit ainsi les contours :

Ce qui est important c'est de ne plus continuer à considérer le corps comme un SITE pour la *psyché* ou pour le *social*, mais comme une STRUCTURE dont le *design* est en inadéquation à la fois avec le domaine technologique et avec le domaine extra-terrestre. L'hypothèse proposée est que la modification de l'architecture du corps va générer une altération et, espérons-le, améliorer sa conscience du monde.<sup>9</sup>

Ce qu'il faut soulever ici, c'est la volonté de passer de la conception du corps comme « lieu » d'incarnation à la conception du corps comme « structure ». Le corps ne serait donc plus l'espace dans lequel s'incarne l'identité d'une personne ni comme l'espace dans lequel s'incarnent les éléments propres à une culture (les techniques du corps de Mauss<sup>10</sup>). Celui-ci ne serait plus qu'une « architecture » que l'on peut modeler, non pas uniquement dans le but de la rendre plus esthétique, mais pour la faire coïncider avec d'autres « mondes » qui lui sont inaccessibles : ceux de la technologie et de l'espace.

L'objectif est de permettre une meilleure conscience du monde, ou pour le dire autrement, du réel. Le corps biologique n'est effectivement pas en mesure de percevoir l'ensemble des phénomènes du réel. Par exemple, nous sommes dans l'incapacité d'entendre des sons en dehors de la plage de fréquences allant de 16 Hz à 20 kHz ou encore de percevoir certaines couleurs. Mais ces données nous sont révélées par des instruments techniques qui nous donnent à voir et à penser ce qui est de l'ordre du microcosme (échelle nanoscopique) et ce qui est de l'ordre du macrocosme (espace). Ils constituent un médiateur entre notre entendement et le réel. Or si ces « mondes » sont accessibles à notre entendement depuis peu de temps, ils restent inaccessibles à nos corps, dont les sens sont considérés comme limités et dont la forme physique apparaît comme une contrainte. Or, les *body hackers* cherchent, d'une manière ou d'une autre, à être plus présents au monde. C'est ce que contient précisément le ter-

me « awareness », qui est d'ailleurs employé en Gestalt Thérapie<sup>11</sup>, et qui renvoie à la présence (émotionnelle, corporelle, éventuellement spirituelle) à ce qui se passe en soi et autour de soi.

Être *plus* conscients, tel serait donc le projet des *body hackers*, passant nécessairement par le *design* du corps biologique, qui, pour Stelarc, favoriserait cette « compréhension immédiate », cette « ouverture et présence » (*awareness*) au monde, nous permettrait de changer d'échelle.

Mais cela ne s'arrête pas là. Pour bien comprendre le sens des pratiques de *body hacking* et de *design* du corps biologique, il faut aussi se pencher sur les travaux d'une jeune biohackeuse transhumaniste (*grinder*) britannique, Lepht Anonym. Prônant un transhumanisme *underground*, Lepht Anonym considère que la fusion humain-machine doit commencer ici et maintenant, et non dans un avenir comme le laissent entendre les transhumanistes – du moins ceux qui sont à l'origine de l'idéologie. Lepht Anonym fait partie des « pirates du corps humain »<sup>12</sup>, soit les *grinders*. Si le *grinding* est bien une sous-catégorie du biohacking – le « bricolage » du vivant, il concerne plus particulièrement les pratiques d'amélioration et d'augmentation du corps humain (*body hacking*) à partir des mêmes principes que les biohackers (partage des données et des méthodes accessibles, applicables par tous – *open source*, *Do-it-Yourself* biology). Les *grinders* cherchent donc à modifier le corps humain afin de le rendre plus performant et dépasser les limites biologiques<sup>13</sup> en changeant ses composants à partir d'expérimentations, de tests, dont l'issue est à la portée de tout un chacun<sup>14</sup>.

A travers ses expérimentations, Lepht Anonym a connu deux phases. La première consistait à s'implanter des puces RFID et ressemblait davantage à un amusement<sup>15</sup>. La seconde phase est tournée vers l'utilisation de matériel plus perfectionné : des implants magnétiques en neodymium, un métal malléable, donnant l'occasion au porteur de mieux « percevoir » son environnement. Ceux-ci permettent de « sentir » les champs électromagnétiques, ce qui apparaît comme un « sixième sens » difficile à décrire<sup>16</sup>. Ce sens ne ressemble en rien aux autres, et n'est pas le prolongement du sens du toucher comme cela pourrait être interprété. C'est là que se situe la différence entre les puces RFID et les petits disques magnétiques créés par le biohacker Steve Haworth : le système RFID permet de réaliser plus facilement certaines tâches, comme payer sans carte de crédit ou encore ouvrir et fermer la porte de sa maison sans clef, mais les implants magnétiques offrent la possibilité de ressentir de nouvelles sensations. Autrement dit, les puces facilitent simplement le quotidien alors que les implants de Steve Haworth augmentent les capacités du corps. Les expériences de modification donnent l'impression aux *grinders* de transcender leur nature biologique, et d'être déjà des humains « améliorés », sans pour autant être des organismes génétiquement édifiés. C'est à ce titre que l'on peut rattacher les *grinders* aux « hybrides » dans la classification proposée par Bernard Andrieu<sup>17</sup>.

Si le post-humain n'est pas (encore) une réalité, l'hybridation volontaire, elle, a déjà commencé. Bien évidemment, il y a une hybridation thérapeutique qui consiste par exemple à intégrer un pacemaker pour réguler le rythme cardiaque. Mais celle qui nous intéresse ici est dé-

libérement choisie, comme c'est le cas pour Lepht Anonym, qui ira jusqu'à posséder six implants magnétiques. La biohackeuse transhumaniste cherche à déployer de nouveaux potentiels pour son corps par le biais de son auto-hybridation. C'est là le vrai sens qu'elle donne à l'idéologie transhumaniste. Elle considère ses expérimentations comme étant pionnières, les premières bases de la mutation vers la nouvelle forme d'être qu'est le cyborg, et dont le projet s'étend dans le long terme :

Je ne pense pas que je vivrai suffisamment longtemps pour rencontrer un posthumain, et je doute d'ailleurs que j'aurai l'occasion de rencontrer un vrai transhumain durant ma brève existence, mais je me délecte du travail que je peux contribuer à réaliser pour aller vers ces états d'existence [améliorée] et je prends plaisir à comprendre graduellement et à honorer avec raffinement le bien plus grand travail des autres.<sup>18</sup>

Le « devenir cyborg » apparaît donc comme un processus qui ne pourra aboutir que par le biais d'un travail collaboratif réalisé par les biohackers qui n'hésitent pas à expérimenter et à repenser leur corps dans l'optique d'un dépassement des limites naturelles de notre corps biologique.

Mais ce nouveau rapport au corps ne se limite pas aux expérimentations des *grinders*. Il est également présent dans les mondes du sport<sup>19</sup> et de la cosmétique. C'est surtout ce dernier point qui suscite notre intérêt. En effet, il existe des prothèses dont l'objectif premier n'est pas d'améliorer le quotidien des personnes qui les portent, dans le sens où elles sont pratiques, mais d'être esthétiques et de contribuer à « révéler » la personnalité de la personne qui les revêt. Autrement dit, il ne s'agit plus uniquement de « réparer » ce qui fait défaut, mais aussi de permettre de repenser le rapport qu'entretient la personne avec son corps. Par le médiateur qu'est la prothèse esthétique, la personne handicapée ne se considère plus nécessairement comme diminuée, mais plutôt comme détentrice d'une « amélioration ». L'une des premières à avoir bénéficié de ce type de prothèses est l'athlète et mannequin Aimee Mullins, double amputée qui n'hésitait pas à mettre en avant dans une conférence TEDx<sup>20</sup> l'avantage qu'il y a à avoir douze paires de jambes. Exceptées celles qui lui servent à accomplir des exploits sportifs ou dans le cadre de la vie de tous les jours, elle possède des prothèses artistiques créées spécialement pour des défilés ou encore pour ses rôles en tant qu'actrice. Elle se fait particulièrement remarquée lors d'un défilé en 1999, qu'elle inaugure en laissant apparaître des prothèses sous forme de bottes en bois sculpté<sup>21</sup> dessinées par le *designer* britannique Alexander McQueen. Pour le mannequin, être amputée, c'est la possibilité d'avoir des jambes plus esthétiques que les naturelles qu'elle aurait dû avoir, ce qui n'est d'ailleurs pas sans susciter de la jalousie chez des personnes non handicapées, comme elle le mentionne avec humour dans sa conférence.

C'est dans cette continuité que s'inscrivent les prothèses de l'artiste-*designer* Sophie Oliveira Barata<sup>22</sup>. Dans le cadre du projet *Alternative Limb* dédié aux prothèses artistiques, elle s'applique à dessiner des prothèses personnalisées dont l'objectif est de mettre en valeur, d'exprimer ce qui caractérise la personne qui les porte. Autrement dit, il ne s'agit pas de créer une prothèse qui soit la plus ré-

aliste possible, la plus ressemblante au membre naturel, la plus anthropomorphique possible, mais plutôt de créer une prothèse dont le *design* est tel qu'on reconnaît immédiatement qu'il s'agit d'un membre artificiel. Elles ne se présentent plus comme de moyens de dissimuler le handicap : elles deviennent des accessoires de mode, esthétiques, personnalisés, et sont revendiquées par leur possesseur. C'est notamment ce que souligne l'actrice Grace Mandeville, qui met en avant son désir de marquer sa différence à l'aide de sa prothèse de bras qu'elle considère comme une réelle amélioration :

J'ai porté des prothèses de bras qui ressemblaient à de vrais bras et cela allait. Ils étaient normaux, mais je ne veux pas vraiment avoir l'air normal, donc ceci [Feather Armour] est comme la parfaite prothèse de bras. Je suis à la mode, et j'ai pensé : "Qu'est-ce qui est plus fantastique que de porter un bras tel que celui-ci ?" <sup>23</sup>

Mais c'est surtout la chanteuse Viktoria Modesta<sup>24</sup> qui a contribué à populariser les œuvres de Sophie Oliveira Barata via ses clips, dans lesquels elle n'hésite pas à se mettre en scène avec ses différentes prothèses artistiques. Elle affirme que « certains parmi nous sont nés pour être différents, certains sont nés pour prendre des risques », ce qui est révélateur de son rapport au handicap : il s'agit d'une différence, et l'image qu'elle cultive bouscule les normes esthétiques ainsi que la manière de concevoir le corps de la personne handicapée<sup>25</sup>. Il est même possible de dire, avec toutes les précautions possibles, que de telles prothèses pourraient devenir désirables, comme n'hésite pas à le souligner Cyril Fiévet :

En particulier, si l'on peut faire "mieux" avec des composants artificiels, n'y aura-t-il pas un jour la tentation d'abandonner nos membres et organes biologiques au profit de machines sophistiquées ? [...] Pour choquant qu'il soit, le principe d'amputation volontaire est bien au cœur du sujet, et pourrait même correspondre à l'étape ultime du *body hacking*, selon laquelle on ne chercherait plus seulement à augmenter le corps humain ou à l'enrichir de choses nouvelles, mais bien à en *remplacer*, par des composants artificiels, certaines parties jugées "insatisfaisantes" ou "dépassées".<sup>26</sup>

En allant jusqu'à concevoir l'idée d'amputation volontaire pour « remplacer » les parties du corps qui nous déplaisent, on pousse jusqu'à son paroxysme l'idée du *body hacking* et on rejoint le sens du propos de Stelarc lorsqu'il affirme que « le corps est obsolète »<sup>27</sup>, en tant qu'il est dépassé par ce qu'offrent les technologies. Bien que de telles amputations à visée esthétique ne soient pas d'actualité, il n'est pas inintéressant de prendre en considération l'existence d'un marché d'accessoires vestimentaires reproduisant les motifs de membres bioniques<sup>28</sup>.

Ainsi, on retrouve dans le *body hacking* à la fois le désir de transcender la nature biologique à laquelle notre corps nous assigne grâce aux technologies qui permettent par exemple de développer d'autres sens mais aussi le désir de modeler le corps selon de nouveaux critères esthétiques, très largement inspirés de la science-fiction, et qui contribue à renouveler le rapport au handicap et au schéma corporel. Les pratiques des *grinders* sont donc symptomatiques de ce changement de rapport au corps, qui de-

vient le lieu d'un ensemble de fantasmes alimentés notamment par les transhumanistes.

## 2. Vers un corps entièrement artificiel

C'est dans la même optique que celle des *grinders* que se situe l'idéologie transhumaniste : dépasser les limites biologiques. Précisément, le corps biologique est la matérialisation même de ces limites<sup>29</sup> : il nous est assigné, il change, il est en interaction avec un milieu qui l'impacte de différentes manières, il vieillit, il s'arrête de fonctionner. Mais le progrès technologique laisse entrevoir la possibilité de choisir et de créer son propre corps artificiel, qui pourrait être mieux que le naturel. C'est ce que les transhumanistes proposent déjà d'imaginer. Aussi faudrait-il déjà se demander, selon l'artiste-*designer* transhumaniste Natasha Vita-More à quoi nous voudrions que notre corps ressemble :

Si vous étiez en mesure de créer le *design* de votre propre corps – lui donner la forme, la taille, la couleur, le profil, la texture de la peau et le *design* élégant que vous souhaitez – que choisiriez-vous ? Et si votre corps pouvait se régénérer pour être en meilleur santé, pour avoir une peau plus jeune et également remplacer les tendons, ligaments et articulations usés par de nouveaux ? Que feriez-vous si votre corps pouvait être aussi élégant, aussi sexy et être aussi confortable que votre nouvelle voiture ? Ce n'est qu'un échantillon des questions que l'on va devoir se poser dans les décennies à venir.<sup>30</sup>

Dans la logique du *body hacking*, notre corps futur devrait pouvoir être redessiné selon nos désirs. Les transhumanistes nous invitent donc à imaginer que l'on pourrait dépasser les contraintes biologiques qui déterminent la forme et le fonctionnement de notre corps. Il deviendrait possible, à l'avenir, de considérer ce dernier comme un objet de *design* qui répondrait à nos goûts, et à nos choix en matière d'identité tout en nous donnant l'occasion de nous émanciper des limites liées à notre condition humaine. L'analogie entre le corps et la voiture est en ce sens très parlante parce qu'elle renvoie le corps au statut d'objet, au parfait artefact. Dans la perspective transhumaniste, la « désacralisation » du corps est poussée jusqu'à l'extrême au nom de la liberté morphologique<sup>31</sup>, soit le droit de modifier son corps selon ses désirs, en usant ou non des nouvelles technologies pour s'améliorer et s'augmenter.

Le corps du posthumain est imaginé à la fin des années 1990 par Natasha Vita-More, sous les traits du *Primo Posthuman* : le corps du futur promis par les nouvelles technologies<sup>32</sup>. Il n'est plus question de simplement rajouter au corps des gadgets, applications ou encore des prothèses artistiques (hybrides), il n'est pas non plus question d'un corps génétiquement édité (trans-humain), mais bien de penser un corps autre (post-humain)<sup>33</sup> qui soit doté de capacités infinies d'incarnation, tant dans le monde terrestre, extraterrestre et virtuel.

En proposant un tel prototype, Natasha Vita-More souhaite donner une dimension supplémentaire au transhumanisme : il n'est pas que « technologique », il est aussi artistique<sup>34</sup>. C'est d'ailleurs l'objet de ses premiers travaux que de penser l'art transhumaniste, auquel elle

consacre deux « manifestes » : *Transhumanist Arts Statements* (1982)<sup>35</sup> et *Extropic Manifesto of Transhumanist Arts* (1997)<sup>36</sup>. L'introduction de la réflexion artistique dans l'idéologie transhumaniste s'inscrit dans la continuité de l'idée que l'humain est l'architecte et le créateur de son futur corps. Il devient possible d'en faire une œuvre qui se présente comme un révélateur direct de soi : ce serait un lieu d'expression de soi qui perdrait alors son caractère « fixe » car transformable à souhait. Comme le précise Natasha Vita-More : « Nous participons activement à notre propre évolution de l'humain au posthumain. Nous élaborons l'image – le design et l'essence – de ce que nous sommes en train de devenir.<sup>37</sup> » Aussi, elle considère que « bientôt les artistes créeront le *design* de nouveaux corps et de nouveaux types de sens.<sup>38</sup> » C'est bien un prototype mêlant à la fois des éléments issus de la technologie et des éléments artistiques qu'il convient de créer, que renferme tout à fait le terme même de *design*.

Il faut également préciser qu'il y a une différence entre l'art transhumaniste et l'art extropien<sup>39</sup>. L'art transhumaniste est l'art dans le sens de la culture artistique, dans une dimension plus large que l'art extropien, qui en est une branche particulière. Ce dernier renvoie à la philosophie transhumaniste extropienne telle qu'elle a été pensée par le philosophe Max More, qui se base sur un principe pro-action – *Proactionary Principle* – par opposition au principe de précaution<sup>40</sup>. Dans cette optique, l'injonction « Créez » qui vient conclure *Extropic Manifesto of Transhumanist Arts* est en accord avec l'idée qu'il faut agir en vue de la réalisation de l'amélioration et de l'augmentation de l'humain. Or ce que précisait Lepht Anonym dans son essai, c'est que cette volonté d'agir semble être avant tout « canonique », ou, pour le dire autrement, surtout théorique.

Effectivement, le *design* du posthumain est du domaine de l'imagination. C'est dans la logique du Manifeste que Natasha Vita-More imagine le prototype du *Primo Posthuman*, soit en 1997, dont le projet continue d'évoluer<sup>41</sup>. La première remarque que l'on peut faire lorsqu'on observe le *Primo Posthuman*, c'est qu'il ne ressemble en rien à ce que la science-fiction donne à voir à travers les cyborgs. En effet, le *design* du posthumain reste finalement très proche du corps humain biologique que nous connaissons, du moins en ce qui concerne la forme. Il n'a rien non plus de particulièrement esthétique. Mais rappelons qu'il s'agit bien d'un premier prototype. Natasha Vita-More insiste sur le fait que le *Primo Posthuman* est en réalité une sorte de support, qui bénéficie de capacités que n'ont pas les corps humains biologiques, et qui a la possibilité d'être agrémenté par chacun. Cela suit la logique selon laquelle tout le monde aurait à penser son corps, à en imaginer le *design*. Il incomberait à chacun de créer son « architecture », d'en penser la forme, la couleur, la beauté, les particularités, et ce après une véritable réflexion selon le principe « pro-action » extropien.

Le prototype imaginé est le résultat des avancées liées à la convergence des nanotechnologies, biotechnologies, de l'informatique et des sciences cognitives (NBIC). En effet, celui-ci sera doté de nouvelles capacités, qui sont considérées comme la pleine actualisation du potentiel humain. C'est pourquoi la rupture avec la forme humaine « classique » n'est pas si flagrante : il s'agit bien de conserver des organes, mais ceux-ci seront artificiels et

remplaçables, la mémoire sera augmentée à l'aide des nanotechnologies et de l'informatique, la peau sera équipée de capteurs biosensoriels qui auront la faculté de s'adapter aux conditions environnementales, la colonne vertébrale hébergera un système de communication en fibre optique, nos sens seront bien plus nombreux et plus intenses, et notre corps sera respectueux de l'environnement, pour ne citer que ces potentialités<sup>42</sup>. Autrement dit, le posthumain apparaît comme un être « ultra-perfectionné » et capable d'évoluer en fonction des progrès scientifiques et technologiques. Au contraire du corps biologique, le corps du posthumain sera immortel, plus intelligent et toujours jeune, et permettra aussi de devenir ce que l'on souhaite, sans se soucier des genres.

Il convient de rappeler que les transhumanistes sont en faveur de ce qu'ils nomment la liberté morphologique, qui est la garantie de pouvoir choisir librement et individuellement le *design* de son corps. Cette idée a principalement été étudiée par le philosophe trans-humaniste Anders Sandberg<sup>43</sup>, qui dirige le *Futur of Humanity Institute*. Le droit fondamental de créer le *design* de son propre corps en vertu de la liberté morphologique est clairement exposé dans la version de 2012 de la *Déclaration Transhumaniste*, telle qu'elle est présentée dans l'ouvrage dirigé par les More, *The Transhumanist Reader* :

8. Nous promouvons la liberté morphologique – le droit de modifier et d'améliorer son corps, sa cognition et ses émotions. Cette liberté inclut le droit d'utiliser ou de ne pas utiliser des techniques et technologies pour prolonger la vie, la préservation de soi-même grâce à la cryogénéisation, le téléchargement et d'autres moyens, et de pouvoir choisir de futures modifications et améliorations.<sup>44</sup>

Il est intéressant de remarquer que cette proposition n'est pas rédigée de la même manière sur le site de l'association transhumaniste internationale *Humanity+*<sup>45</sup>, qui affiche la déclaration de 2009. C'est donc durant ce temps que la liberté morphologique est devenue un impératif transhumaniste qui a tout à fait sa place dans les principes fondamentaux. Cela s'explique principalement par le fait que l'idéologie transhumaniste est toute entière tournée vers une certaine idée de progrès qui ne peut se réaliser qu'en inventant de nouvelles manières d'exister, de vivre son rapport à soi mais aussi le rapport avec le monde qui nous entoure. Ce droit est notamment justifié par le fait que l'apparence physique participe au bonheur individuel<sup>46</sup>, qui lui-même participe au bonheur collectif, ce qui n'est pas sans rappeler l'arithmétique des plaisirs de Bentham<sup>47</sup>.

Pour le philosophe Anders Sandberg, les désirs des individus en matière de morphologie sont primordiaux car leur corps est une propriété inviolable qui inclut le droit de se modifier : « Qu'est-ce que la liberté morphologique ? Je la verrai comme une extension du droit que chacun a sur son propre corps, pas uniquement dans le sens de la propriété de soi, mais aussi dans le sens du droit qu'aurait chacun de se modifier soi-même selon ses désirs.<sup>48</sup> » Cette liberté morphologique peut donner lieu à toutes sortes de pratiques, qui ne sont jamais très loin du biohacking et des pratiques des *grinders*. On peut prendre l'exemple de l'artiste Sterlac et de son expérimentation *Ear on arm* qui consistait à s'implanter une structure d'oreille au niveau

de l'avant-bras (elle devait au départ être positionnée au niveau de la joue), avec d'abord un microphone intégré, et ensuite, un système Bluetooth permettant à l'artiste de communiquer via cette oreille<sup>49</sup>. Cette expérience artistique correspond à l'idée de la liberté morphologique et également à l'idée de l'art automorphique. En effet, l'artiste Stelarc est sans doute le meilleur exemple de ce que renferme ces deux éléments clefs de la philosophie transhumaniste extropienne. Selon Sandberg, l'art automorphique est « l'art extropien qui consiste à se sculpter soi-même psychologiquement et physiquement en pleine conscience et compréhension. L'Art comme existence. La transformation extropienne de soi-même, mentalement et physiquement.<sup>50</sup> ». C'est donc une liberté créative qui présiderait au passage entre le corps biologique et le corps artificiel, pour être « plus » ou « mieux ». C'est dans cette perspective qu'il faut entendre le propos de Sandberg lorsqu'il dit que « de [son] point de vue la liberté morphologique ne va pas éliminer l'humanité, mais exprimer ce qui réellement humain et même bien plus.<sup>51</sup> » Cela signifie que notre personnalité et notre potentiel humain pourraient s'actualiser grâce à cette liberté d'action et à grâce à l'art extropien. Le projet s'inscrit en accord avec le concept d'extropie<sup>52</sup> qui contient l'idée d'un progrès illimité en vue de l'élévation de la condition humaine mais aussi de notre potentiel humain. En effet, l'humain doit être en mesure de se prendre en charge, doit agir sur lui, en usant de tout ce que la science et la technologie lui permettent d'obtenir, afin de construire un monde meilleur, basé sur la rationalité et la bienveillance à l'égard d'autrui. Aussi, la transformation de soi n'apparaît pas comme étant une simple recherche de la satisfaction d'intérêts égoïstes, mais plutôt comme étant une transformation dont l'objectif serait également l'amélioration des rapports avec autrui<sup>53</sup> à partir d'un modelage physique et mental de soi-même.

De plus, Natasha Vita-More voit dans les objectifs transhumanistes le fait d'encourager « les améliorations physiques et psychologiques qui vont pousser les *designers* à aller au-delà des standards que la société est capable d'accepter.<sup>54</sup> » Car le progrès ne se limite pas à la sphère individuelle, il concerne aussi les normes sociales et l'acceptation de la différence dans la mesure où les choix de *design* peuvent avoir un impact social, même si c'est la raison qui doit commander cette transformation de soi<sup>55</sup>, en prenant en considération les désirs des uns et des autres.

### 3. Éthique de la transformation de soi ?

La possibilité de créer le *design* de son corps, nous l'avons vu, n'est plus uniquement du domaine de la science-fiction, ni même de l'imagination. Des personnes ont déjà entamé ce que l'on peut appeler une hybridation, que ce soit à partir d'une conception du corps comme réceptacle devenu obsolète face au progrès technologique (Stelarc) ou que ce soit à partir de l'idée qu'il est urgent d'améliorer les capacités humaines, ici et maintenant, par le biais d'expérimentations qui pourront faire évoluer les techniques d'hybridation qui elles-mêmes permettront l'alliage entre le corps biologique et le corps technologisé en vue de créer un corps plus « capable » (Lepht Ano-

nym). Le biohacking et sa branche particulière axée vers le *body hacking* (le *grinding*) ainsi que le transhumanisme remettent en question les normes jusqu'ici établies et nous invitent à nous interroger sur ce qu'est l'humain, qu'il faudrait redéfinir. Il est vrai que la technologie a déjà investi le corps, et les exemples<sup>56</sup> le démontrant ne manquent pas : la fusion humain-machine est effectivement possible.

Le problème est de savoir en quoi le *biodesign* impacte notre être, et ce qu'il implique au fond cette « transcorporation » soit ce « devenir hybride »<sup>57</sup>. S'agit-il de renoncer au corps biologique au profit d'un nouveau corps artificiel ? Selon Bernard Andrieu, il n'en est rien :

Se « transcorporer » ne consiste pas à abandonner son corps, mais à se situer en dehors des limites convenues de l'humain : la déconstruction du corps a pu faire accroire à la mort de l'homme, alors que de nouvelles possibilités d'existence, comme l'hybridation, peuvent nous humaniser en offrant, dans le respect des critères de dignité et d'intégrité de l'identité subjective, des modes de vie plus incarnée. La « transcorporation » ne nous met pas hors de notre corps, mais poursuit, à l'inverse de la déconstruction, la reconstruction du soi par l'incorporation de techniques.<sup>58</sup>

Si le terme « transcorporation » est employé ici et non le terme « décorporation », c'est précisément parce que le corps biologique n'est jamais entièrement dépassé : il est justement ce qui s'allie avec le technologique pour permettre « la reconstruction du soi ». Ce qui est soulevé ici, c'est que l'identité et le schéma corporel sont impactés par les processus d'hybridation, et si l'on pouvait penser que cette modification est négative ou aurait pour effet une « déconstruction » voire une « déshumanisation », elle apparaît ici comme le moyen d'offrir « des modes de vie plus incarnée ». Aussi, lorsqu'on reconsidère les prothèses artistiques réalisées par Sophie Oliveira Barata, celles-ci ont la faculté de « révéler » l'identité de la personne qui les porte, et ne constituent pas une rupture corporelle. Les prothèses font partie du corps, elles en sont le prolongement. Par là, elles sont l'expression de ce que Bernard Andrieu appelle « une double appartenance » : notre corps s'inscrit à la fois dans le biologique, mais est également modelé par la technologie. Ce « devenir hybride » des *grinders* marquerait donc le « métissage » nécessaire à une réappropriation de soi :

Souvent comprise comme contaminante par ses effets de mutations (*La Mouche*, *District 9*, *Docteur Jekyll Mister Hyde*), la « transcorporation » n'est pas une téléportation dans un autre corps ou espace, mais un devenir hybride qui laisse la trace d'une double appartenance, corps naturel/corps technologisé. Cet entre-deux est aussi un milieu et un métissage qui trahissent l'impossibilité de faire disparaître le premier corps au profit de ce qui serait un meilleur corps.<sup>59</sup>

Le corps biologique serait donc en mesure d'être « amélioré » par le biais de la technologie, mais ne disparaîtrait pas pour autant. Que ce soit dans les pratiques des *body hackers* ou dans le souhait transhumaniste d'évoluer vers le posthumain, il est toujours question « d'actualiser » dans un corps augmenté et artificialisé l'ensemble des potentialités qui existaient jusqu'alors en puissance dans le corps biologique. Par exemple, le cas du « sixième sens »

évoqué par Lepht Anonym montre que le corps est capable de « reconnaître » des sensations nouvelles qu'il faut alors rendre intelligibles. De même que le processus de « cyborgisation » désiré par les transhumanistes laisse ouverte la réflexion sur le « ghost »<sup>60</sup>. Autrement dit, il est nécessaire de penser la place de ce qui reste d'humain en nous à travers le « devenir hybride », et plus particulièrement ce que pourrait être la place de la conscience.

Mais c'est aussi sur ce que la technologie apporte à l'humain qu'il est nécessaire de se pencher, dans la mesure où celle-ci nous oblige à repenser notre rapport au temps. La différence entre le corps biologique et les prothèses – qu'elles soient utilisées dans un cadre thérapeutique ou dans un cadre d'expérimentations avec comme objectif une amélioration de l'humain – c'est que ces dernières ne « vieillissent » pas. Et si elles cessent de fonctionner, elles restent réparables. Bien qu'elles impactent le schéma corporel, elles nous poussent à reconsidérer les différentes parties de notre corps à partir des problématiques du vieillissement et de la mort :

Et l'usage d'engins mécaniques et électroniques en lieu et place de parties biologiques conduit du reste à un étrange paradoxe, comme le souligne Hugh Herr : « Mon corps biologique se dégradera au fil du temps, selon un procédé de dégénérescence normale, liée à l'âge. Mais les parties artificielles de mon corps vont, elles, s'améliorer au fil du temps, puisque je peux les moderniser. [...] En un sens, les parties artificielles de mon corps sont immortelles. »<sup>61</sup>

Le propos de l'ingénieur et biophysicien Hugh Herr soulève à lui seul l'enjeu. Ayant été amputé des deux jambes suite à un accident, il contribue à la création de prothèses très sophistiquées. Certaines d'entre elles lui permettent de continuer à pratiquer l'alpinisme, mieux qu'avant. Le « paradoxe » est donc que le corps biologique reste soumis à son rythme naturel, alors que les prothèses y échappent, et peuvent être de plus en plus perfectionnées au fil du temps. On voit bien que l'enjeu ne se situe pas uniquement dans une dimension esthétique, cela va bien au-delà. Le monde de la technologie impose de nouvelles lois, qui ne sont pas les lois physiques dont nous faisons l'expérience en tant qu'êtres incarnés dans des corps biologiques qui y sont nécessairement soumis. Sans rentrer dans les détails, cela apparaît également très clairement dans la réflexion actuellement menée au sujet de la mort « *In Real Life* » (IRL) et de l'immortalité numérique<sup>62</sup>. Tout le problème est donc de savoir où se situera la limite entre notre désir d'éternité<sup>63</sup> et le désir de préserver ce qui fait notre humanité, que l'on est amené à repenser. Loin d'être facile, cette question n'est pas étrangère à l'ensemble des problématiques soulevées par le développement de la technique et plus spécifiquement les prouesses technologiques de ces trois dernières décennies dont on ne peut que constater la fulgurante progression.

La réflexion sur l'élaboration d'une éthique de la transformation de soi apparaît donc comme une évidence. Car c'est bien un changement de paradigme qui est en train d'avoir lieu. Si les modifications du corps font, d'une manière ou d'une autre, partie de l'histoire de l'humanité, il y a tout de même des différences notables avec les pratiques de *body hacking* actuelles. Vouloir « esthétiser » son corps (piercings, tatouages et autres modi-

fications corporelles) n'est pas la même chose que vouloir en améliorer les performances et en augmenter les capacités en remplaçant les pièces qui le composent ou en ajoutant de nouvelles. En réalité, c'est encore et toujours la question de ce qu'est l'humain qui se répète à travers ces procédés. Les possibilités d'allier le corps biologique à la technologie remettent en avant une conception mécaniste du vivant. Or cette thèse ne semble jamais parvenir à s'imposer totalement. La résistance se porte sur la « nature » humaine, soit sur ce qui fait notre humanité, généralement ramenée à la question de la vulnérabilité<sup>64</sup>, de la fragilité. L'augmentation du corps aurait pour principal objectif de nous rendre *invulnérables*, et ceci constituerait un éloignement de soi. Or ce discours contraste avec le discours des *body hackers* eux-même, qui y voient davantage le moyen d'être plus présents au monde (Stelarc) et à soi (Lepht Anonym). Aussi la problématique des limites de cette transformation de soi reste en suspend. Comme le précise Cyril Fiévet, « nous entrons, d'une certaine façon, dans l'ère du "corps s'atteignant lui-même", selon une démarche dont on perçoit bien les contours, mais pas les limites qui ne seront fixées que par notre imagination, notre volonté ou nos craintes<sup>65</sup>. » Le corps deviendrait alors un « objet » que l'on peut modifier, sans pour autant perdre ce qui nous rend humain. Cela est très explicite dans les discours des transhumanistes également : la liberté morphologique mettra au jour ce qui est « vraiment » humain. Mais il faudrait alors définir ce qu'est l'humain, sans tomber dans l'aporie du débat sur l'existence d'une nature humaine.

Enfin, l'éthique de la transformation de soi pourrait plutôt s'appeler « éthique de l'hybridation ». Car le procédé de métamorphose ne se fait pas uniquement dans le simple rapport de soi à soi, mais aussi dans une dimension sociale. En effet, cela implique une réflexion sur les normes imposées par la société et sur le rapport à la différence. Quel niveau d'hybridation serions-nous prêts à accepter de la part de nos semblables ? La transformation du corps par le biais de prothèses ou par le biais d'accessoires entièrement intégrés au corps biologique, interagissant avec lui, faisant partie de lui, rend délicate la question des restrictions de modifications que nous voudrions peut-être imposer dans l'avenir. Comme le précise Bernard Andrieu :

En voulant rester entre les deux, mixte et mélangée, l'hybridation pose le problème de sa normalisation sociale, alors même que l'assignation au corps propre et à l'identité unique est devenue une exigence pour la reconnaissance sociale. En se montrant différents, les hybrides nous interrogent sur les limites ou non à établir à la normativité du corps par les agents eux-mêmes, parfois contre nos évidences.<sup>66</sup>

Aussi, les normes identitaires telles qu'elles apparaissent dans la sphère sociale sont remises en question, précisément parce que l'hybridation permet la multiplicité des identités. Bernard Andrieu n'hésite pas à soulever à quel point nous sommes des êtres avant tout « bioculturels »<sup>67</sup>. Cela nous invite à repenser la distinction si occidentale entre nature et culture<sup>68</sup>. Or le droit à la liberté morphologique telle qu'elle s'inscrit dans la perspective transhumaniste est rendue possible, d'une manière ou d'une autre, parce que les philosophies anglo-saxonnes contempo-

raines ont cherché à déconstruire le sujet<sup>69</sup> et parce que toute une réflexion sur le genre (*gender studies*) s'est déployée. Tout cela a contribué à rendre floues tout un ensemble de limites fixes en matière d'identité personnelle mais aussi sociale. L'essayiste Franck Damour montre à quel point l'imaginaire lié au *cyborg*, qui, rappelons-le, n'est ni uniquement un humain ni exclusivement un robot, se situant par là au niveau de la frontière entre les deux, amène à remettre en question ce qui semblait acquis :

Le cyborg est à la frontière entre l'humain et l'objet, mais aussi entre la nature et la culture, il est même au-delà des identités fixes du corps humain comme le sexe. Armés du mythe du cyborg, les femmes et les hommes devraient enfin parvenir à se « dénaturer », faisant voler en éclat les dualismes nature/culture, esprit/corps, soi/autre, mâle/femelle, vrai/faux, etc.<sup>70</sup>

Cela permet de reprendre l'idée que la liberté morphologique permet également une liberté en ce qui concerne le choix du genre : on pourrait devenir homme ou femme ou autre selon sa volonté et les phases existentielles que l'on traverse. Force est de préciser qu'ici il est bien question de « mythe » et non de réalité. Et cela a toute son importance dans la mesure où l'on peut s'interroger sur ce que rendrait possible une telle liberté : jusqu'où irons-nous ?

Peut-être est-il intéressant de rappeler que le propre du désir, qui constitue l'essence de l'humain au sens où Spinoza l'entendait<sup>71</sup>, est de ne souffrir aucune limite ni aucune frontière. Le désir se situe entre notre imagination et la réalité, avec toute la difficulté de parvenir à faire coïncider les deux. L'effort pour « persévérer dans son être » ne veut pas pour autant dire être dans une position de passivité vis-à-vis de ses passions (ou pulsions dans le langage psychanalytique). C'est au contraire le désir actif et conscient qui doit diriger nos choix, afin de nous permettre d'agir effectivement en toute liberté – qui suppose la rationalité.

## Conclusion

Ainsi, le progrès technologique et l'analyse de la possibilité de faire entièrement fusionner l'humain et la machine ouvrent la voie vers de nouvelles problématiques touchant à l'identité personnelle et sociale, mais aussi à notre rapport à l'existence. Nous serions donc aujourd'hui face à de nouveaux choix concernant l'avenir de notre espèce. Or cela nous inscrit nécessairement dans une réflexion quant à la place que nous accordons à nos désirs. Deux voies semblent donc s'offrir à nous : soit on peut soutenir avec les transhumanistes comme le professeur de cybernétique britannique Kevin Wawick qu'il vaut mieux être un super-cyborg qu'un humain<sup>72</sup>, qu'il faut impérativement devenir « sur-humain »; soit on peut, à l'instar de l'écrivain philosophe Alain Damasio<sup>73</sup>, opter pour un « épicurisme technologique » à la manière de l'hédonisme mesuré proposé par Epicure afin de devenir « très-humain », c'est-à-dire être plus présent au monde et développer ses capacités humaines via un ascétisme technologique.

Le bioart et le *body hacking* donnent l'illusion que l'on pourrait se retrouver et s'incarner davantage voire être plus grâce à un ensemble de médiateurs que sont les objets de la technique, qui ne seraient pourtant que des

intermédiaires entre nous et nous-mêmes. En effet, il n'est pas vain de rappeler que l'outil technique, même s'il est le prolongement de la main humaine, et même s'il est ce qui nous permet de rendre intelligible le monde qui nous entoure, mais aussi notre monde intérieur, ne le permet toujours qu'en tant que médiateur : il vient se placer entre nous et nous-mêmes ou entre nous et le monde extérieur. Mais là ne se situe pas directement l'enjeu. Ce n'est pas qu'il faille blâmer la technique en tant que telle, ce qui conduirait nécessairement à adopter des positions soit technophiles soit technophobes et dont la confrontation demeure aporétique. Le problème se situe davantage par rapport à notre faculté de désirer, et aux limites que nous voulons bien lui poser. Le progrès technologique et les possibilités offertes par les NBIC, ainsi que le fait que l'imagination – et de fait le désir – soit stimulée par les projets des futurologues transhumanistes – que l'on peut résumer au slogan marqué sur le bus de l'immortalité du politicien transhumaniste Zoltan Istvan : « *Science vs the coffin* »<sup>74</sup> – nous obligent à reconsidérer notre devenir. C'est ce que soulève le philosophe Bernard Stiegler lorsqu'il précise que nous sommes face à ce qu'il appelle une « absence d'époque », une disruption. Il faut entendre par là une rupture entre la manière dont nous pensions jusqu'à maintenant, à partir de catégories définies et des dualismes ancrés dans notre culture, et la manière dont nous avons à nous penser et à penser le monde à la lumière du progrès technologique, qui se présente comme « un âge du capitalisme ultra-libertarien et une idéologie [...] originale. ». Il précise que « la disruption [que constitue le système technique *numérique*] est une telle suspension des toutes les façons antérieures de penser, qui s'étaient élaborées par l'appropriation de changement antérieurs de systèmes techniques »<sup>75</sup> et que les effets qu'elle génère ne sont autres que la folie, l'absence d'avenir et de devenir. Autrement dit, nous sommes entrés dans un temps où les innovations technologiques sont devenues trop rapides pour l'entendement humain, incapables de faire transition entre une époque passée et une nouvelle époque. C'est, d'après lui, ce qui mène à une désintégration de la civilisation.

C'est donc dans la perspective d'une redéfinition de l'humain que les pratiques des *grinders* nous placent, nous mettant face à notre désir, au sens où la psychanalyse l'entend. Que l'on soit en faveur de ce progrès technologique ou qu'on en fasse le procès, cela ne remet pas en cause l'idée qu'il nous faille nous réinventer mais aussi nous réadapter<sup>76</sup> au monde que nous sommes en train de dessiner par le biais de notre action.

## Bibliographie

- Alquié, Ferdinand, *Le Désir d'éternité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968 (1943).
- Andrieu, Bernard, *L'hybridation est-elle normale ?*, « Chimères », N°75 (2011/1), pp. 17-32.
- Andrieu, Bernard, *Se « transcorpore » . Vers une autotransformation de l'humain ?*, « La pensée de midi », N°30 (2010/1), pp. 34-41.
- Anonym, Lepht, *H+ Underground : a transhumanist biohacker primer*, publié en ligne le 04 août 2011. [http://cyberpunk.asia/cp\\_project.php?txt=230](http://cyberpunk.asia/cp_project.php?txt=230)
- Bentham, Jeremy, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation* (1780), Dover Publications, 2007.
- Bostrom, Nick, « Why I Want to be a Posthuman When I Grow Up », in: Bert Gordijn and Ruth Chadwick (dir.), *Medical Enhancement and*

*Posthumanity*, Cardiff, Springer, 2008, pp. 107-137. First circulated : 2006.

Damour, Franck, *Le cyborg est-il notre avenir ?*, « Études », Tome 411 (2009/11), p. 475-484.

Fiévet, Cyril, *Body hacking : pirater son corps et redéfinir l'humain*, Limoges, ed. FYP, Coll. PRESENCE/ESSA, 2012.

Fourure, Sophie, *Awareness et consciousness*, « Gestalt », n. 27 (2004), pp. 206, p. 12.

More, Max, « Principles of Extropy », Version 3.11, 2003 (1990). <https://lifeboat.com/ex/the-principles.of.extropy>

More, Max, «The Proactionary Principle», 2004. <http://www.maxmore.com/proactionary.html>

Parfit, Derek, *Reasons and Persons*, New York, Oxford University Press, 1984.

Ryle, Gilbert, *La Notion d'esprit*, Paris, Payot, 2005 (1949).

Sandberg, Anders, « Morphological Freedom – Why We Not Just Want It, but Need It », in : Max More et Natasha Vita-More (dir.), *The Transhumanist Reader*, Oxford : Wiley-Blackwell, 2013.

Spinoza, Baruch, *L'Éthique*, (1675), livre III, Théorèmes VI, VII et scolie du théorème IX, Paris, Ed. Flammarion, 1947.

Stelarc, *Redesigning the Body – Redefining What is Human*, « Whole Earth Review », No. 63, Summer 1989, pp. 18-22.

Stiegler, Bernard, *Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ?*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2016.

Vita-More, Natasha, *Primo Posthuman* <http://www.natasha.cc/paper.htm>

Vita-More, Natasha, «Transhumanist Arts Statements» <http://natasha.cc/transhumanistculture.htm>

Natasha Vita-More, «Extropic Art Manifesto of Transhumanist Arts» <http://extropians.weidai.com/extropians.1Q97/0917.html>

Vita-More, Natasha, «Aesthetics: Bringing the Arts & Design into the Discussion of Transhumanism», in : Max More et Natasha Vita-More (dir.), *The Transhumanist Reader*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2013.

## Notes

<sup>1</sup> Voir <http://tech.mit.edu/V83/PDF/V83-N24.pdf> et <http://www.nytimes.com/1981/07/26/business/case-of-the-purloined-password.html?pagewanted=3&pagewanted=all> [Ce lien internet, ainsi que ceux qui suivent, ont été consultés le 03/2017]

<sup>2</sup> Lepht Anonym développe ses expériences sur son blog : <http://sapiensanonym.blogspot.fr/>

<sup>3</sup> Voir : <https://www.wired.com/2010/12/transcending-the-human-diy-style/>

<sup>4</sup> Stelarc présente ses propos sur le corps obsolète dans ses écrits disponibles sur son site : <http://stelarc.org/?catID=20317>

<sup>5</sup> Kevin Warwick est une figure importante de la communauté des *grinders* : il a été l'un des premiers à se faire implanter une puce RFID dans le bras afin de contrôler la domotique de son laboratoire (*Cyborg 1.0*), puis à s'implanter une interface lui permettant de contrôler à distance un bras bionique (*Cyborg 2.0*).

<sup>6</sup> Les puces RFID (Radio Frequency IDentification) sous-cutanées sont des puces électromagnétiques qui servent à identifier ou encore localiser des animaux mais aussi des personnes via une « radio-étiquette » intégrée. Elles sont à peine plus grandes qu'un grain de riz. Les implants en Néodyme, un métal qui réagit aux ondes magnétiques, sous-cutanées permettent de faire de nouvelles expériences sensorielles.

<sup>7</sup> Le projet est présenté dans son « essai » *H+ Underground : a transhumanist biohacker primer*, publié en ligne le 04 août 2011. Il s'agit d'une amélioration du North Paw, qui procède de la même manière mais qui reste une technologie portable (*wearable technology*). Le document est disponible ici : [http://cyberpunk.asia/cp\\_project.php?txt=230](http://cyberpunk.asia/cp_project.php?txt=230)

<sup>8</sup> « For me the body is an impersonal, evolutionary, objective structure. Having spent two thousand years prodding and poking the human psyche without any real discernible changes in our historical and human outlook, we perhaps need to take a more fundamental physiological and structural approach, and consider the fact that it's only through radically redesigning the body that we will end up having significantly different thoughts and philosophies. » Interview de Stelarc : « Extended-Body : Interview with Stelarc » par Paolo Atzori and Kirk Woolford Academy of Media Arts, Cologne, Germany [http://www.stanford.edu/dept/HPS/stelarc/a29-extended\\_body.html](http://www.stanford.edu/dept/HPS/stelarc/a29-extended_body.html)

<sup>9</sup> « What is important is no longer seeing the body as a SITE for the psyche or the social, but as a STRUCTURE which is inadequately designed for both its technological and extraterrestrial terrains. The assumption made is that modifying the architecture of the body will result in altering and, hopefully, enhancing its awareness of the world. » Stelarc, *Redesigning the Body – Redefining What is Human*, « Whole

Earth Review », No. 63, Summer 1989, p.22. (toutes les traductions sont réalisées par l'auteur de l'article, sauf exception mentionnée)

<sup>10</sup> Marcel Mauss est un anthropologue français qui s'est intéressé aux variations des « techniques » du corps en fonction des cultures. Autrement dit, la manière de se tenir, de danser, ou encore de marcher (on pourrait citer bien d'autres exemples) sont représentatifs et relatifs à la culture à laquelle on appartient. Il développe cette thèse dans un article : Marcel Mauss (2001), « Les techniques du corps » (1936), in *Sociologie et anthropologie* (1950), Paris, PUF, pp. 365-386

<sup>11</sup> Fourure Sophie, *Awareness et consciousness*, « Gestalt », N° 27 (2004), p. 12.

<sup>12</sup> Cyril Fiévet, *Body hacking : pirater son corps et redéfinir l'humain*, Limoges, ed. FYP, Coll. PRESENCE/ESSA, 2012.

<sup>13</sup> Selon la plateforme [wiki.biohack.me](http://wiki.biohack.me), les Grinders sont présentés ainsi : « Grinders are passionate individuals who believe the tools and knowledge of science belong to everyone. Grinders practice functional (sometimes extreme) body modification in an effort to improve the human condition. We hack ourselves with electronic hardware to extend and improve human capacities. Grinders believe in action, our bodies the experiment. » <http://wiki.biohack.me/>

<sup>14</sup> Différentes plateformes existent, publiques ou privées, comme par exemple [biohack.me](http://www.biohack.me) ou encore le site <http://www.grindhousewetware.com/>, et l'événement « BodyHackingCon » <https://bodyhackingcon.com/>

<sup>15</sup> Ainsi qu'elle le décrit dans son « essai » *H+ Underground : a transhumanist biohacker primer*, publié en ligne le 04 août 2011. Le document est disponible ici : [http://cyberpunk.asia/cp\\_project.php?txt=230](http://cyberpunk.asia/cp_project.php?txt=230)

<sup>16</sup> « It was positioned in my fingertip, and I eventually worked out that it was resonating with the electromagnetic fields from the devices, generating a charge of its own which would ordinarily be far too small to perceive. But in such a nerve-dense area, it was actually stimulating the nerves - what I was feeling was a new sense altogether. It has a range of about 10-30cm depending on the strength of the field being sensed, and feels a lot like a gentler "pins and needles" » Lepht Anonym, *H+ Underground : a transhumanist biohacker primer*, 04 août 2011, p.5.

<sup>17</sup> Bernard Andrieu, *L'hybridation est-elle normale ?*, « Chimères », N°75 (2011), pp. 17-32, p. 18.

<sup>18</sup> « I do not think I will live to meet a posthuman, and I have doubt that I will meet a true transhuman during my cursory lifetime either, but I relish the work I can contribute towards these states of being and I take pleasure in gradually understanding and honouring with refinement the far greater work of others. » Lepht Anonym, *H+ Underground : a transhumanist biohacker primer*, publié en ligne le 04 août 2011, p.6.

<sup>19</sup> A travers les jeux paralympiques, mais aussi à travers la toute première compétition sportive destinée aux « cyborgs » : le cyathlon (Lausanne, 2016). L'objectif était de tester les nouvelles technologies existantes qui peuvent améliorer le quotidien des personnes handicapées en vue de faciliter le perfectionnement et la commercialisation.

<sup>20</sup> Voir [http://www.ted.com/talks/aimee\\_mullins\\_prosthetic\\_aesthetics](http://www.ted.com/talks/aimee_mullins_prosthetic_aesthetics)

<sup>21</sup> Voir <http://nypost.com/1999/05/25/the-catwalk-model-without-legs/>

<sup>22</sup> Voir [www.thealternativelimbproject.com/](http://www.thealternativelimbproject.com/)

<sup>23</sup> « I've worn prosthetic arms that look real and they just get in the way. They look normal, but I don't really want to look normal, so this is like the perfect prosthetic arm. I'm into fashion, and I thought : "What's more awesome than wearing an arm like that ?" » Grace Mandeville, à propos de la prothèse Feather Amour dessinée par Sophie Oliveira Barata <http://www.thealternativelimbproject.com/project/feather-armour/>

<sup>24</sup> Voir son site <http://www.viktoriamodesta.com/>

<sup>25</sup> Sur un site consacré au handicap, elle est présentée selon ses propres termes comme « le modèle du futur ». <https://informations.handicap.fr/art-victoria-modesta-prototype-853-7459.php>

<sup>26</sup> Cyril Fiévet, *Body hacking : pirater son corps et redéfinir l'humain*, Limoges, ed. FYP, Coll. PRESENCE/ESSA, 2012, p.148.

<sup>27</sup> Stelarc présente ses propos sur le corps obsolète dans ses écrits, disponibles sur son site : <http://stelarc.org/?catID=20317>

<sup>28</sup> C'est notamment le cas des créations de la marque Balenciaga : des leggings « Transformer » effet robot, qui se sont <http://boingboing.net/2015/02/24/10000-robot-leggings.html>

<sup>29</sup> Voir « l'initiative 2045 » du milliardaire russe Dmitry Itskov <http://2045.com/>

<sup>30</sup> « If you could design your own body – give it any shape, size, color, contour, texture and elegant design – what would you choose ? What if your body could regenerate healthier, fresher skin and worn out tendons, ligaments and joints with replaceable ones ? What if your body was as sleek, as sexy, and feel as comfortable as your new automobile ? These

are just a few of the questions to consider in the decades ahead. » Natasha Vita-More, à propos de son premier prototype du posthumain <http://www.natasha.cc/primointro.htm>

<sup>31</sup> Les transhumanistes considèrent que la liberté morphologique est un droit. Celui-ci figure dans la déclaration transhumaniste, article 8, de 2012.

<sup>32</sup> Natasha Vita-More, « The New [human] Genre – Primo Posthuman » <http://www.natasha.cc/paper.htm>

<sup>33</sup> Voir la classification proposée par Bernard Andrieu dans *L'hybridation est-elle normale ?*, « Chimères », N° 75 (2011/1), pp. 17-32, p. 18.

<sup>34</sup> « Transhumanism's proposed elevation of the human condition involves technology and the arts. » Natasha Vita-More, « Aesthetics – Bringing the Arts & Design into the discussion of Transhumanism », in : Max More et Natasha Vita-More (dir.), *The Transhumanist Reader*, Oxford : Wiley-Blackwell, 2013, p.18.

<sup>35</sup> Natasha Vita-More, « Transhumanist Arts Statements » <http://natasha.cc/transhumanistculture.htm>

<sup>36</sup> Natasha Vita-More, « Extropic Art Manifesto of Transhumanist Arts », <http://extropians.weidai.com/extropians.1Q97/0917.html>

<sup>37</sup> « We are active participants in our own evolution from human to posthuman. We are shaping the image—the design and the essence—of what we are becoming. » Natasha Vita-More, *Extropic Art Manifesto*, 1997

<http://www.arthistoryarchive.com/arthistory/contemporary/Extropic-Art-Manifesto.html>

<sup>38</sup> « Soon artists will be designing new bodies and new types of senses. » Transhumanist Arts FAQ (3) <http://umintermediari501.blogspot.fr/2008/02/extropic-art-manifesto-of-transhumanist.html> [Consulté – 03/2017]

<sup>39</sup> « Extropic Art is an outgrowth of Transhumanist Art. Where Transhumanist Art represents the aesthetic culture of transhumanity, Extropic Art emphasizes the actualization of the aesthetic culture. Its goals are very focused, developed and refined, inspired by my own ideas along with the Extropian philosophy. » Natasha Vita-More, à propos de *Extropic Art Manifesto of Transhumanist Arts* dans le cadre d'une mailing list destinée aux transhumanistes extropiens. <http://extropians.weidai.com/extropians.1Q97/0917.html>

<sup>40</sup> Max More, « The Proactionary Principle », 2004. <http://www.maxmore.com/proactionary.html>

<sup>41</sup> La communication de Natasha Vita-More est consultable : <http://www.natasha.cc/paper.htm>

<sup>42</sup> L'ensemble des potentialités du *Primo Posthuman* sont présentées dans l'article de Natasha Vita-More que l'on peut consulter ici : <http://www.natasha.cc/paper.htm>, mais aussi sur le Wikipédia transhumaniste « H+Pedia » consacré à l'ensemble de la terminologie de l'idéologie : [https://hpluspedia.org/wiki/Primo\\_Posthuman](https://hpluspedia.org/wiki/Primo_Posthuman)

<sup>43</sup> Anders Sandberg, « Morphological Freedom – Why We Not Just Want It, but Need It », in : Max More et Natasha Vita-More (dir.), *The Transhumanist Reader*, Oxford : Wiley-Blackwell, 2013, p.56-68.

<sup>44</sup> « 8. We favor morphological freedom – the right to modify and enhance one's body, cognition, and emotions. This freedom includes the right to use or not to use techniques and technologies to extend life, preserve the self through cryonics, uploading, and other means, and to choose further modifications and enhancements. ». « Transhumanist Declaration », in : Max More et Natasha Vita-More (dir.), *The Transhumanist Reader*, Oxford : Wiley-Blackwell, 2013, p.55.

<sup>45</sup> Voir le site de *Humanity+* : <http://humanityplus.org/>

<sup>46</sup> Nick Bostrom, « Why I Want to be a Posthuman When I Grow Up », in : Bert Gordijn and Ruth Chadwick (dir.), *Medical Enhancement and Posthumanity*, Cardiff, Springer, 2008, pp. 107-137, p.124-126. First circulated : 2006.

<sup>47</sup> Jeremy Bentham, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation* (1780), US, Dover Publications, 2007.

<sup>48</sup> « What is morphological freedom ? I would view it as an extension of one's right to one's body, not just self-ownership but also the right to modify oneself according to one's desires. » Anders Sandberg, « Morphological Freedom – Why We Not Just Want It, but Need It », in : Max More et Natasha Vita-More (dir.), *The Transhumanist Reader*, Oxford : Wiley-Blackwell, 2013, p.63.

<sup>49</sup> Voir <http://stelarc.org/?catID=20242>

<sup>50</sup> « Automorph Art - the Extropic Art of consciously and comprehensively sculpting one's psychology and physiology. Art as Being. One's extropic self-transformation, both mentally and physically. » Anders Sandberg propose ce « Transhumanist Arts Statement 2.0 » sur l'une de ses pages personnelles : <http://www.aleph.se/Nada/art.html>

<sup>51</sup> « From my perspective morphological freedom is not going to eliminate humanity, but to express what is truly human even further. »

Anders Sandberg, « Morphological Freedom – Why We Not Just Want It, but Need It », in : Max More et Natasha Vita-More (dir.), *The Transhumanist Reader*, Oxford : Wiley-Blackwell, 2013, p.63

<sup>52</sup> Max More, « Principles of Extropy », Version 3.11, 2003 (1990). <https://lifeboat.com/ex/the.principles.of.extropy>

<sup>53</sup> « Self-Transformation : Extropy means affirming continual ethical, intellectual, and physical self-improvement, through critical and creative thinking, perpetual learning, personal responsibility, proactivity, and experimentation. Using technology — in the widest sense to seek physiological and neurological augmentation along with emotional and psychological refinement. » Max More, *Principles of Extropy*, « Self-transformation », Version 3.11, 2003 (1990), disponible en ligne sur : <https://lifeboat.com/ex/the.principles.of.extropy>

<sup>54</sup> « Transhumanists who encourage physical or psychological improvement may press designers to push further than what social standards can accept. » Natasha Vita-More, « The New [human] Genre — Primo Posthuman », <http://www.natasha.cc/paper.htm>

<sup>55</sup> Nick Bostrom, « Why I Want to be a Posthuman When I Grow Up », in : Bert Gordijn and Ruth Chadwick (dir.), *Medical Enhancement and Posthumanity*, Cardiff, Springer, 2008, pp. 107-137, p.119-121.

<sup>56</sup> Pacemakers, interfaces cerveau-machine pour des personnes tétraplégiques, implants... Le procédé fonctionne, mais n'empêche pas les risques élevés d'infection ou de rejet.

<sup>57</sup> Bernard Andrieu, *L'hybridation est-elle normale ?*, « Chimères », N°75 (2011), pp. 17-32, p.20.

<sup>58</sup> Bernard Andrieu, *Se « transcorporer ». Vers une autotransformation de l'humain ?*, « La pensée de midi », N°30 (2010/1), pp. 34-41, p. 40-41.

<sup>59</sup> Ibid., p. 39.

<sup>60</sup> La question de la frontière entre l'humain et la machine est particulièrement bien abordée à travers le manga *Ghost in the Shell* de Masamune Shirow (1989). Le personnage principal, Motoko Kusanagi, alias le Major, est un cyborg, c'est-à-dire un organisme cybernétique, qui renferme un « ghost », soit un esprit ou encore une conscience, qui serait ce qu'il reste d'humain en elle. Le manga aborde notamment la quête identitaire engagée par le Major. Mais il est également intéressant de prendre en considération le concept de « Ghost in the machine », qui est à l'origine du titre du manga, du philosophe Gilbert Ryle. Celui-ci avait pour objectif de remettre en question la thèse dualiste (Descartes) au profit d'une conception matérialiste de l'esprit. Voir à ce sujet Gilbert Ryle, *La Notion d'esprit*, Paris, Payot, 2005 (1949), p.11-24.

<sup>61</sup> La citation de Hugh Herr est extraite d'une interview, traduite par Cyril Fiévet dans son ouvrage, *Body hacking : pirater son corps et redéfinir l'humain*, Limoges, ed. FYP, Coll. PRESENCE/ESSA, 2012, p.73.

<sup>62</sup> C'est ce qu'aborde Eugenia Kuyda, spécialiste en intelligence artificielle. Elle a créé un système pour obtenir un double numérique d'un ami proche disparu, via une application qui permet d'être en contact avec ce double par SMS ou encore par le biais des réseaux sociaux, donnant l'impression que cet ami est toujours « là ». Voir <http://money.cnn.com/mostly-human/dead-irl/>

<sup>63</sup> Ferdinand Alquié, *Le Désir d'éternité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968 (1943).

<sup>64</sup> Voir la communication de Jean-Michel Besnier, « L'homme diminué », S3Odeon (2016), disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=5peNEb-JDsw>

<sup>65</sup> Cyril Fiévet, *Body hacking : pirater son corps et redéfinir l'humain*, Limoges, ed. FYP, Coll. PRESENCE/ESSA, 2012, p.158.

<sup>66</sup> Bernard Andrieu, *L'hybridation est-elle normale ?*, « Chimères », N°75 (2011/1), pp. 17-32, p.30-31.

<sup>67</sup> Ibid., p. 30.

<sup>68</sup> Voir à ce sujet le travail de Philippe Descola sur la distinction nature/culture dans Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, « Le Débat », N°114 (2001/2), Paris, Gallimard, 2001.

<sup>69</sup> Derek Parfit, *Reasons and Persons*, New York, Oxford University Press, 1984.

<sup>70</sup> Franck Damour, *Le cyborg est-il notre avenir ?*, « Études », Tome 411 (2009/11), p. 475-484, p.478.

<sup>71</sup> Baruch Spinoza, *L'Éthique*, (1675), livre III, Théorèmes VI, VII et scolie du théorème IX, Paris, Ed. Flammarion, 1947, pp. 140-142.

<sup>72</sup> Kevin Warwick expose cette idée à travers ses différents ouvrages. Voir son site : <http://www.kevinwarwick.com/i-cyborg/>

<sup>73</sup> Voir Alain Damasio, conférence TEDx Paris intitulée « Très humain plutôt que transhumain ? », 2014. <http://www.tedxparis.com/tres-humain-plutot-que-transhumain/>

<sup>74</sup> Zoltan Istvan était candidat à la présidentielle américaine de 2016 et a sillonné les États-Unis avec son bus de l'immortalité pour faire la promotion des idées transhumanistes. Il a pu financer la réalisation d'un

bus représentant un cercueil géant via une plateforme de financement participatif. L'ensemble du projet est exposé sur son site <http://www.zoltanistvan.com/ImmortalityBus.html>

<sup>75</sup>Bernard Stiegler, *Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ?*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2016, pp. 27-43

<sup>76</sup>La capacité d'adaptation est précisément un principe fort de la théorie de l'évolution selon Darwin (1859).